

LE TEMPS

Théâtre Jeudi 4 novembre 2010

A la Comédie, les acteurs invitent le public à jouer

Par Marie-Pierre Genecand

Issus de la vidéo et du cinéma, les Genevois Yan Duyvendak et Nicole Borgeat créent «SOS», un spectacle interactif qui dénonce le culte de la performance. Ludique, mais lassant

On ne ressort pas de SOS (Save our souls) avec un avis tranché. Ni rejet hargneux, ni adhésion totale. Plutôt un sentiment mélangé, aléatoire. En parfait miroir, au fond, avec le principe des combinaisons multiples qui composent cette création. Car rien n'est arrêté dans cette proposition du performer-vidéaste Yan Duyvendak et de la réalisatrice Nicole Borgeat. Le spectacle qui se déroule intégralement dans la salle, parmi les spectateurs, et non sur la scène de la Comédie de Genève s'écrit (et s'atomise) au fur et à mesure des initiatives du public. Lequel décide du menu de la soirée, lançant et interrompant des séquences de jeu dûment étiquetées et élaborées en amont par les acteurs sur la base d'improvisations.

Comme toute réalisation collective et spontanée, le spectacle flambe parfois, flotte souvent, s'enlise aussi. Ce qui n'est pas pour déplaire aux auteurs et aux quatre comédiens mêlés aux spectateurs: leur projet ne vise-t-il pas à réhabiliter – durant deux heures – le doute, l'échec et la fragilité face au terrorisme de la réussite, à l'obsession de l'efficacité? L'aspect erratique, voire carrément filandreux de la soirée, permet donc d'éprouver de l'intérieur le propos tenu explicitement dans chacune des séquences.

Fumeux? Oui, un peu. D'autant que le procédé de l'échec en scène comme illustration de l'impasse (créative) contemporaine a déjà été abondamment exploré. En théâtre comme en danse, beaucoup d'artistes travaillent depuis des dizaines d'années sur les manques, les failles. Mais bon, au-delà d'une lassitude certaine face à cette religion du ratage programmé, le procédé est plutôt ludique et donne lieu à des perles uniques.

Cette séquence, par exemple, où Yan Duyvendak, corps de liane et visage d'ange, chante a capella «J'aurais voulu être un artiste», tube de Starmania, opéra-rock des années 1980 qui dénonçait (déjà) la déshumanisation de la société. Ce moment aussi où la blonde et belle Anne Delahaye passe du rire aux larmes dans les bras d'un spectateur embarrassé et charmé. Cet épisode encore où, la tête dans un sac-poubelle, Nicolas Leresche se filme comme s'il «skypait» depuis un territoire lointain. Son récit détaillé de cette nouvelle contrée singe joliment l'obsession de se raconter à distance. «Je me sens vivant», lance-t-il, alors qu'à la longue, la situation le condamne à la suffocation.

On rit donc souvent devant ces instantanés que les comédiens livrent à même les sièges, dans les travées. Et on rit aussi face à l'audace de certains spectateurs convoqués à l'orchestration du feuilleton. Mardi, soir de première, un géant a baptisé les premiers rangs au champagne.

Rafrâchissant. Et une dame a offert une de ses chaussures. Pulsion Cendrillon.

En revanche, la parodie du langage des ressources humaines pour lancer et interrompre les séquences («maximaliser les performances», «redéfinir la cartographie des zones d'efficacité», «évaluer l'indice de satisfaction», etc.) ne tient pas sur la durée. On déteste tous cette langue technocratique qui fait l'apologie de la réussite en des termes sophistiqués. Mais, très vite, le recours systématique à ces formules n'a aucun intérêt. Du reste, le spectacle devient vraiment percutant lorsque le principe de décision publique est abandonné et que les comédiens enchaînent leurs numéros sans se faire prier. L'art n'est pas démocratique. Ça aussi, ce n'est pas nouveau.

SOS (Save our souls), jusqu'au

6 nov., à la Comédie de Genève, tél. 022/320 50 01, www.comedie.ch, 2h sans entracte.

LE TEMPS © 2009 Le Temps SA